

vironnantes à quatre ou cinq lieues de distance; c'est là que commence la vaste plaine de *Tepeyagualco*, immense savanne terminée à l'horizon par une ceinture de montagnes élevées; une herbe fort courte recouvre cette immense étendue où croît une innombrable variété de plantes grasses; mais toutes ont une apparence chétive, à l'exception de l'aloès qui élève ses feuilles armées de dards à une hauteur gigantesque, et rivalise ainsi avec les énormes *Yucas*; du reste, pas un seul arbre ne vient distraire la vue et couper la monotonie du paysage pendant environ huit lieues.

Le village de *Tepeyagualco*, qui prend son nom de la plaine où il est situé, ressemble entièrement aux villages de la vieille Castille; la route passe au milieu.

Au détour d'une colline nous aperçûmes tout à coup les volcans de Mexico, le *Popocatepetl* et l'*Ixtacciuatl*, ils étaient encore à une assez grande distance et dominaient les montagnes environnantes et plus rapprochées; en nous retournant nous pouvions voir encore le pic d'Orizaba et le cofre de Perote, de sorte qu'en même temps s'offraient à nos yeux les plus hautes montagnes de la république.

Notre voiture roulait sur la terre durcie et sur l'herbe comme sur un chemin de fer avec une rapidité effrayante, aussi se passa-t-il peu de temps avant que nous eussions franchi la distance qui sépare *Tepeyagualco* de *las Ventillas* où nous relayâmes; un bâtiment de grande apparence s'élève au-dessus des habitations de ce village, une chapelle assez vaste, jointe au bâtiment principal, mais qui, ainsi que lui, tombe en ruines, me fit penser que c'était quelque couvent abandonné; aucun de mes compagnons de voyage ne put fixer une opinion à ce sujet; des arbres immenses for-



PLAINE DE TEPEYAGUALCO.

virginité à l'air et au soleil. On ne voit que
 commence la vaste plaine de Tepic, qui s'étend
 vaine l'horizon par des collines de montagnes
 élevés; une herbe fort courte couvre cette immenso
 étendue où croît une innombrable variété de plantes gras-
 ses; mais toutes ont une apparence étiolée, à l'exception
 de l'aloès qui élève ses feuilles en dards à une hau-
 teur gigantesque, et rivalise ainsi avec les énormes Yuccas;
 en reste, par un seul arbre ne vient à braver la vue et rom-
 pre la monotonie du paysage par un air environ huit lieues.

Le village de Tepic, qui prend son nom de la
 plaine, est situé sur une colline, et est composé de
 plusieurs villages de

voies, et à coup les
 ét. La distance est
 les rapins, en nous
 reti. Le pic de Chiricahua et le
 cof. Les montagnes s'offraient à
 nos yeux, et nous nous en réjouissions.

Notre voiture roulait sur l'herbe
 comme sur un chemin de fer, sans aucune crainte effrayante,
 aussi se passa-t-il peu de temps avant que nous eussions
 franchi la distance qui sépare Tepic de las Ventillas
 où nous relâchâmes; un bâtiment de grande apparence s'é-
 lève au-dessus des habitations du village. Une chapelle
 assez vaste, jointe au bâtiment principal, mais qui, ainsi que
 lui, tombe en ruines, nous fit penser que c'était quelque cou-
 vent abandonné; aucun de nos compagnons de voyage ne
 put fixer une opinion à ce sujet, mais les bruyantes for-



PLAINE DE TEPICAGUALCO.

ment une avenue que nous suivîmes, et leur ombre bien-faisante nous procura quelques instants de fraîcheur et de plaisir dans cette plaine aride et brûlée par le soleil.

La route continuait à être unie, et les chevaux étant aussi ardents que les précédents, nous roulions avec une extrême rapidité et nous atteignîmes bientôt *Ojo de Agua*, maison de poste isolée; son nom provient d'une source qu'on voit sourdre avec une grande abondance, l'eau en est fraîche et d'un goût exquis; elle court sur des terrains volcaniques, car toutes les montagnes qui bordent la plaine de Tepeyagualco sont couvertes des mêmes laves que celles que nous avons vues avant d'arriver à Perote.

Notre guide, don Calisto Zaragoza, avait assuré qu'aucun courrier n'avait été envoyé à Mexico pour annoncer notre arrivée, nous pûmes en cet endroit nous convaincre du contraire par une circonstance imprévue; un cheval manquait pour compléter l'attelage de la diligence, une vieille femme se désolait et prenait tout le monde à partie pour tâcher d'empêcher qu'elle ne fût victime d'une injustice qu'on voulait lui faire. Son fils, postillon attaché à la poste, avait été envoyé la veille en estafette à Nopaluca; il portait la nouvelle de notre prochaine arrivée (que personne n'ignorait, comme nous pouvions nous en convaincre depuis la veille) la poste ne contenant que le nombre de chevaux strictement nécessaire pour la diligence, force lui fut d'en prendre un. Il mit tant de promptitude à remplir sa commission, qu'il creva sa monture; on voulait lui faire payer le cheval, et non content de cette punition le maître de poste voulait le renvoyer.

Les Mexicains ne nous ont caché cette démarche, que par

l'habitude qu'ils ont de faire des mystères des choses les plus simples et les plus naturelles.

Le chemin devint sablonneux, une lieue avant d'arriver au bourg où nous devions relayer, notre marche fut sensiblement ralentie par cette difficulté; nous entrâmes au pas dans le village de *Nopaluca*.

Ce lieu est environné d'une épaisse forêt de *maguëis* (nom mexicain de l'aloës), je devais bientôt apprendre à mes dépens pourquoi on le cultive avec tant de profusion dans ce pays.

Les maisons, comme dans toute la plaine de Tepeyagualco, sont construites en pierre, quelques-unes cependant sont en terre battue, espèce de pisay grossier; l'aspect de ces habitations est gai et propre; l'église, située sur la place principale du village, est un monument assez bien entretenu, l'extérieur est blanchi à la chaux.

Nopaluca n'a pas une auberge aussi somptueuse que Tepeyagualco, c'est même l'une des moins bonnes que l'on rencontre de Vera-Cruz à Mexico; en entrant dans la cour, nous fûmes désagréablement surpris par une odeur nauséabonde, dont nous tardâmes peu à découvrir la cause.

On venait, selon l'usage, de tuer à la fois un troupeau de moutons, on en avait découpé la chair en lanières d'une longueur démesurée que l'on avait suspendues au soleil pour les sécher et les boucaner; ainsi préparée, cette marchandise sèche et dure est exposée en vente sur une poutre horizontale, soutenue par deux piliers verticaux; les lanières sont enroulées autour. On conçoit du reste, que dans un pays où les habitations sont disséminées à d'énormes distances, il a fallu trouver un moyen pour rendre facile le

transport des denrées, et réduire les objets de première nécessité sous le plus petit volume possible, ne pouvant pas améliorer les moyens de communication; c'est ce qui a donné lieu à ce singulier usage que l'on retrouve aussi dans l'Abyssinie.

On fondait à la fois la graisse de tous ces moutons, quand nous entrâmes dans la cour, c'était à n'y pas tenir.

Je retrouvai une de mes anciennes connaissances, d'excellent vin de Jerez, je commis l'ingratitude de le délaissier pour essayer d'une boisson nouvelle pour moi, le *pulque*; c'est le produit du *maguëi* (aloës), ce qui m'expliqua pourquoi on le trouve en aussi grand nombre aux environs de Nopaluca; c'est du reste la boisson générale de Tierra templada et de Tierra fria; on fait, pour l'obtenir, une incision au cœur de la plante, il en découle un jus d'abord blanc, que l'on reçoit dans des vases placés au-dessous de l'incision, on fait fermenter cette liqueur qui acquiert une couleur jaunâtre claire, assez semblable à du vin de Chablis, on la serre dans des cruchons bien fermés; lorsqu'on les ouvre plus tard, le pulque est garni d'une mousse épaisse à l'orifice du pot. (Pour le boire à point, il ne faut pas que la fermentation soit complète.) Je voyais don Calisto Zaragoza, qui jusque-là s'était contenté de boire de l'eau, avaler de grands verres de cette boisson; je voulus, séduit par l'exemple, l'imiter, mais si j'avais été désagréablement affecté par le goût du tepache, ce fut encore bien autre chose avec le pulque, en véritable Européen je revins au Jerez. Il serait du reste assez difficile de définir le goût du pulque; tant qu'on l'a dans la bouche il ne ressemble pas mal à du cidre nouveau, il en a le piquant, mais sitôt qu'on

prétend l'avalier, l'illusion cesse, et il ne reste plus qu'une amertume sauvage et âpre qui m'a complètement dégoûté des essais en ce genre; il en est du reste du pulque comme de nos vins d'Europe, certaines localités le produisent meilleur, et *Oajaca* est le clos Laffitte du pulque.

Le sang indien est admirable dans ces contrées, j'ai rencontré des hommes superbes et des femmes remarquablement belles, ce n'est pas le même genre de beauté qu'en Europe; dans la nation indigène d'Amérique, les pommettes sont toujours saillantes, et le nez, bien qu'aquilin, est un peu épaté, mais la coupe du visage est belle et régulière, le front admirablement fait, la bouche mince et les dents magnifiques; le corps est d'une élégance parfaite, la taille des Indiens est peu élevée, mais pleine de grâce; le costume des femmes est, à cause du climat, d'une légèreté qui dérobe peu de formes à l'œil, je ne saurais mieux comparer les Indiennes qu'à de belles statues de bronze florentin; quand elles sortent elles se drapent si gracieusement dans leurs rebozos aux couleurs variées¹, que je ne me lassais pas de les considérer.

La route est montueuse en sortant de Nopaluca, et les arbres remplacent l'aloës; nous avons à notre droite la haute montagne de Malinche², qui s'abaisse graduellement jus-

¹ En approchant de Puebla, les rebozos ne sont plus comme ceux de Tierra caliente, à carreaux bleus et blancs, ils sont ornés des couleurs les plus variées et les plus riches; c'est à Puebla que se font les plus beaux.

² La tradition dit que Hernan Cortès donna le nom de sa maîtresse à cette montagne; ainsi donc sa maîtresse se nommait Malinche et non Marina, à moins que ce dernier nom n'ait été substitué par Cortès au nom indien.

qu'à la route qui passe au pied, et s'élevant tout à coup du côté opposé, d'une manière hardie, forme la montagne du *Pinal*; cette montagne est couverte de sapins d'où son nom est dérivé.

C'est dans ce défilé formé par les deux montagnes, que le célèbre ténor Garcia, père de madame Malibran, de glorieuse et douloureuse mémoire, fut dépouillé par une bande de voleurs, du fruit des économies qu'il avait faites pendant un long séjour à Mexico; non content de lui dérober son argent, ils le forcèrent à leur chanter un de ses airs favoris; on ne se serait guère attendu à trouver des mélomanes parmi les voleurs des savannes de l'Amérique!

C'est dans ce défilé que se montre toute l'incurie de l'administration mexicaine, en fait de grands chemins. Du temps de la domination espagnole, la route était une des plus belles du Mexique, maintenant il n'en reste plus que des débris plus incommodes qu'utiles; de vingt en vingt pieds une chaîne de cailloux roulés, profondément entrés dans la terre, servait à retenir les pierres brisées qui formaient le rempli; les pierres brisées ont disparu, emportées par les pluies d'hiver et les torrents qui descendent de la montagne du Pinal; les chaînes de cailloux ont résisté entièrement; la terre, profondément sillonnée par les eaux, forme des ornières, dans lesquelles les roues des voitures s'engagent et roulent avec effort jusqu'à ce que, rencontrant les chaînes de cailloux, elles sortent de cette allure léthargique par un cahos violent, qui répété périodiquement à de très-courts intervalles, est certainement une des choses les plus fatigantes de la route.

Ce supplice dura deux heures; puis nous entrâmes tout

à coup dans le pays le plus agreste et le plus sauvage que l'on puisse voir ; le chemin d'abord encaissé entre deux rochers couverts de verdure qui mêle ses branches au-dessus de la route, descend précipitamment dans le lit d'un torrent ; à la dévastation de ses bords, à l'immense grandeur des rochers qu'il a entraînés dans sa course, on comprend quelle doit être sa fureur et son impétuosité dans la saison des pluies ; il était à sec quand nous le traversâmes, mais on voyait les traces de la dernière dévastation, des arbres entiers avaient été déracinés, et les broussailles qui bordaient ses rives, étaient arrachées : je ne conçois pas comment on peut traverser ce passage dans la mauvaise saison. Ce lieu est célèbre dans l'histoire de la conquête du Mexique. Les Indiens, avec cette intelligence de la guerre que l'on retrouve souvent chez les peuples barbares, avaient reconnu l'importance de ce défilé et disputèrent hardiment le passage aux troupes de Hernan Cortez ; mais les ruses et la multitude devaient céder à la tactique et à la discipline, et malgré les prodiges de bravoure des troupes de Tlascalala, réunies aux autres nations sous les ordres de *Jicotencal*, les Espagnols vainqueurs continuèrent leur marche sur Tlascalala.

La route traverse un pays inculte, sur lequel nous aperçûmes çà et là quelques troupeaux de chevaux maigres et d'assez belles vaches ; nous eûmes à passer sept à huit lits de torrents semblables à celui que nous venions de quitter ; on retrouve quelques vestiges d'un chemin pavé qui, faute d'entretien, disparaîtra complètement d'ici à peu de temps. Cette route, tracée en ligne directe, sans avoir égard aux mouvements du terrain, est quelquefois d'une

pente extrêmement rapide ; on lança, selon la coutume adoptée au Mexique pour les descentes, les chevaux au grand galop, et nous sortîmes toujours avec bonheur de ces épreuves auxquelles la diligence paraissait habituée.

Entre deux ravins, nous vîmes sur le bord de la route le cadavre d'un homme ; la voiture passa si rapidement, que je ne pus reconnaître si sa mort était le résultat d'un crime ; il ne serait pas impossible que quelque Indien errant et malheureux, comme on en rencontre trop souvent, ne fût venu expirer là de fatigue ou de besoin.

Nous vîmes relayer à Amozoque ; à l'aspect animé et populeux de ce village, on s'aperçoit que l'on approche d'une grande ville.

On rencontre assez fréquemment, en approchant de Puebla, des boutiques placées sur le bord du chemin ; les unes sont approvisionnées de toutes sortes de comestibles, les autres contiennent des effets d'habillement ; ce sont de petites maisons isolées, d'une assez modeste apparence ; les habitants des haciendas viennent, souvent de très-loin, s'approvisionner des objets de première nécessité ; ces boutiques remplacent les colporteurs, qui seraient obligés de faire de trop longs et trop difficiles voyages, pour des profits médiocres et quelquefois incertains.

Après le relai d'Amozoque, vient celui d'Acajete ; nous fîmes ensuite deux lieues dans un pays insignifiant, avant d'arriver à *Puebla*, la seconde ville du Mexique ; de très-loin on aperçoit une quantité considérable de clochers, de coupoles et de monuments élevés, qui sont répandus avec profusion dans cette vaste cité.

Nous eûmes à franchir une ligne de douaniers, un quart

d'heure environ avant d'entrer dans la ville, nous ne fûmes pas arrêtés un seul instant par eux, à cause du caractère d'ambassadeur dont M. Leray était revêtu.

Bien qu'il fit nuit quand nous entrâmes à Puebla, la quantité et l'élégance des équipages que nous rencontrâmes, nous donnèrent une haute idée du luxe des habitants; les boutiques étaient bien éclairées, et la population nombreuse qui circulait dans les rues, indiquait bien par son activité, une ville du premier ordre. Le marché, malgré l'heure avancée, était encore tumultueux. Après avoir traversé un quartier percé de rues larges et d'une belle apparence, nous descendîmes dans un hôtel somptueux, que je pris d'abord pour la résidence de l'une des principales autorités du pays.



CHAPITRE VII.

Tierra Fria.

Lorsque l'on a longtemps été à la mer, où nul bruit ne vient troubler le silence et la méditation; lorsque l'on vient de traverser de vastes savannes, coupées de loin en loin par des villages où la vie s'écoule paisiblement, on éprouve une singulière impression en arrivant dans une grande ville, surtout si cette ville est habitée par un peuple vif, mobile, impressionnable, qui parle haut et s'agite sans cesse; on écoute ces mille bruits qui n'en font qu'un et qui vous parviennent tumultueusement longtemps avant que vous puissiez en distinguer les causes: ce bourdonnement